CURSO
DE
AGRICULTURA PRACTICA, etc.

Cours d'agriculture pratique, conforme aux derniers progrès que cette science a faits, et aux meilleurs procédés des autres nations de l'Europe; ouvrage espagnol, de don Augustin de QUINTO.

Extrait

Par M. le Comte François de NEUFCHATEAU.



A PARIS,
Imprimerie de Madame HUZARD (née Vallat la Chapelle).

Janvier 1819.

Extrait des Annales de l'Agriculture française,
2e. Série, *tome V.*

CURSO

De Agricultura practica, etc. *Cours d'agriculture pratique, conforme aux derniers progrès que cette science a faits, et aux meilleurs procédés des autres nations de l'Europe; ouvrage espagnol, de don* Augustin de Quinto; deux vol. petit in-4°.; à Madrid, de l'imprimerie de *Collalto*, 1818, *avec des planches à chaque volume, et cette épigraphe tirée de* Varron (1).

Et quæ ipse in meis fundis colenda animadverti, et quæ legi, et quæ à peritis audivi.
(M. Ter. Varro. De Re rustica, lib. 1.)

Dans un discours préliminaire, plein de savoir, de modestie et de patriotisme, l'auteur rend compte des motifs et de l'objet de son travail.

Avant tout, jetons avec lui un coup d'œil sur l'histoire de l'agriculture en Espagne.

Les premiers habitans de ces belles contrées

(1) M. *de Quinto*, jurisconsulte très-estimé dans son pays, propriétaire à Caspe, royaume d'Aragon, et né dans cette ville, chevalier de la Légion-d'Honneur, était membre de la Société Aragonaise et d'autres corps littéraires et patriotiques d'Espagne. Les passions de l'esprit

n'étaient que des hordes sauvages. Chaque année, ils faisaient un nouveau partage des terres, et le sort décidait de la portion de chacun. Ils méprisaient l'agriculture, exercée par des mercenaires avec lesquels les maîtres partageaient les fruits de la terre.

Sous les Carthaginois, qui s'emparèrent de l'Espagne, on ne s'attacha guère qu'à fouiller le sein de la terre pour l'exploitation des mines. Cependant les Carthaginois, négocians habiles, appréciaient les fruits des champs et savaient en tirer

---

de parti qui domine encore dans ce royaume, le retiennent, comme tant d'autres de ses estimables compatriotes, réfugié en France, où il trouve dans l'estime de tout ce qui l'entoure, la consolation la plus douce pour un honnête homme.

Dans son malheur, loin de sa patrie, ses biens séquestrés, sa famille persécutée, M. *de Quinto*, ses regards toujours tournés vers l'Espagne, a composé l'estimable et intéressant ouvrage que nous annonçons. Il manquait à ses compatriotes. Depuis longues années, les progrès, les perfectionnemens de l'agriculture s'arrêtent aux frontières de l'Espagne, et l'un des plus beaux pays de la terre est, par l'absence de l'art, le moins favorisé par les ressources que ses habitans devraient y trouver. Honneur aux nobles sentimens de M. *de Quinto!* il sert toujours sa patrie en lui étant utile, et en lui prouvant l'attachement et le dévouement d'un véritable Espagnol. (*Note de M.* Bosc.)

parti. Dans le sac de Carthage, le sénat des vainqueurs ne réserva pour les Romains que le Traité, en vingt-huit livres, de *Magon*, sur l'agriculture; *Décius Silanus* eut la commission expresse de le rendre en latin.

Un Espagnol, né à Cadix, *Columelle*, fut le premier qui offrit aux Romains un corps vraiment complet d'économie rurale. Il vivait sous l'empereur Claude. Il écrivit alors ses douze livres précieux, *de la Chose rustique*, dont le style élégant appartient au siècle d'Auguste. Toutes les nations modernes se sont approprié cet excellent ouvrage. Les Italiens, les Anglais, les Français et les Allemands l'ont traduit à l'envi; mais il est à peine connu dans sa propre patrie, parce qu'il n'y en a point eu de traduction espagnole.

Columelle fait bien connaître l'agriculture de son pays, sur-tout de la Bétique, dans le temps des Romains.

Les Goths vinrent ensuite, conquirent l'Espagne en deux ans, et tirèrent au sort le partage de ses provinces. Ils établirent ce système ou ce régime féodal, qui portait par-tout avec lui deux causes toujours destructives des arts et des sciences, et sur-tout de l'agriculture, savoir la guerre et l'esclavage. Tout fut dans l'anarchie, dans le désordre et la misère.

L'invasion des Maures devint plus favorable au midi de l'Espagne. Le système rural des provinces d'Andalousie, Grenade, Murcie et Valence, et de partie du Portugal, recouvra sous eux tout l'éclat que les Goths lui avaient fait perdre. Les Maures étaient tolérans, amis des arts et des lumières. Leur population nombreuse trouvait facilement moyen de subsister par les produits d'un sol fertile qu'ils cultivaient par principes.

Lorsque Grenade est reconquise, et tous les royaumes d'Espagne réunis sous les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, en 1474, on s'attend que tout doit renaître, et que l'agriculture va prendre une autre face. Le grand traité de Herrera est composé à cette époque. Un objet de cette importance n'avait pu échapper à la sagacité du grand ministre *Ximenez*. Il chargea *Gabr. Alonzo de Herrera* de recueillir dans les auteurs, soit latins, soit arabes, tout ce qui pouvait servir à instruire et former les agriculteurs espagnols. Cet ouvrage de *Herrera* est très-estimé en Espagne ; il est classique pour la langue, et mériterait d'être plus connu qu'il ne l'est. Il n'a pourtant pas eu, lors de sa publication, l'influence et l'utilité qu'on devait en attendre.

A la renaissance des lettres, un autre savant espagnol, *Ausone de Popma*, a écrit en latin un

Traité curieux *de Servis et Instrumentis rusticis*. *Gesner* a jugé cet ouvrage digne d'être compris dans le recueil classique des *Autores rei rusticæ*, parce que l'auteur avait eu des livres et des manuscrits que nous n'avons plus aujourd'hui. Ce Traité de *Popma* n'est pas traduit en notre langue, et il serait à désirer qu'il le fût avec soin. Il est vrai que la tâche ne serait pas facile ; car le dictionnaire technique de l'agriculture, dans la langue latine, est extrêmement étendu, et renferme un grand nombre d'expressions particulières, qui n'ont été jusqu'à présent ni réunies, ni expliquées. Le jésuite *Charles d'Aquin* a donné en ce genre un essai remarquable (*Nomenclator Agriculturæ*, in-4o. Rome, 1736). On doit lui savoir gré d'avoir distribué les mots de son vocabulaire en dix-neuf classes méthodiques, qui en forment la table ; mais ce travail est incomplet. L'auteur n'avait pas sous les yeux le savant traité de *Popma* que nous ne faisons qu'indiquer, et dont nous nous réservons de faire par la suite un extrait raisonné, pour la Société royale et centrale d'Agriculture.

Columelle, *Herrera*, *Ausone de Popma*, prouvent bien que les Espagnols avaient poussé très-loin les connaissances théoriques sur le premier

des arts : pourquoi donc la pratique n'y a-t-elle pas répondu (1)?

---

(1) C'est d'après la plupart des écrivains, et faute de renseignemens positifs, que M. *François de Neufchâteau* forme cette question. M. *de Lasteyrie* qui a parcouru le midi de l'Espagne, et moi qui ai traversé sa partie septentrionale, nous accordons à reconnaître que l'agriculture de ce royaume, à la vieille Castille près, est généralement plus perfectionnée que celle de France, et que l'activité la plus grande règne dans les travaux des habitans des campagnes. Les faits que je cite dans la notice que j'ai fait imprimer dans le *Magasin Encyclopédique* de 1800 (VIe. année), convaincront de ces faits les plus incrédules. Si les Espagnols des campagnes de l'Espagne sont si pauvres, c'est que les seigneurs et le clergé absorbent tous les produits de leurs travaux, par suite des principes féodaux et religieux qui régissent ce beau royaume. La paresse ne règne que dans les classes élevées et moyennes de la société, et dans les villes où la fainéantise est encouragée par la grande quantité d'aumônes que distribuent journellement les prêtres, les moines, et en général toutes les personnes aisées. Ainsi, ceux qui devraient acquérir de l'aisance par un travail non interrompu et très-actif, les véritables créateurs de la prospérité des États, les cultivateurs enfin, sont tenus dans la misère par tous les moyens qu'une mauvaise législation a dans ses mains, et des consommateurs oisifs vivent dans l'opulence à leurs dépens. C'est à cet ordre de choses qu'est due la pénurie des denrées de première nécessité et des productions des arts que les voyageurs ont remarquée en Espagne. (*Note de M.* Bosc.)

L'Espagne jette un grand éclat sous le gouvernement des princes de la maison d'Autriche; la monarchie universelle semble l'objet probable de leur ambition. Mais cette splendeur est trompeuse; l'expulsion des Juifs et le renvoi des Maures, à diverses époques, enlèvent à l'Espagne trois millions de ses sujets. L'or et l'argent du nouveau Monde y coulent ensuite à grands flots; ce débordement de métaux, n'étant pas dirigé vers l'industrie et la culture, ruine le pays qu'il aurait dû vivifier. Il anéantit les fabriques, il met les campagnes en friche; et suivant le tableau que la Société économique de Madrid a tracé par l'organe de l'illustre Jovellanos, on voit l'Espagne inculte, réduite à huit millions d'âmes, épuisée de son numéraire, accablée de ses dettes, sans industrie et sans commerce, présenter à l'époque de la cessation de la branche d'Autriche, ou à la mort de Charles II, l'image d'un cadavre ou d'un malade qui est près d'expirer de consomption.

Ainsi, en 1700, ce superbe pays justifiait le vers de notre poëte *Lebrun :*

L'Espagne a trop connu l'indigence de l'or.

C'est dans les lois qu'il faut chercher les causes principales de cette décadence. Des mesures impolitiques, quoique dictées, en apparence, par

des motifs louables, amènent cet état des hommes et des choses. Charles Quint, en 1523, croit devoir accorder à tous les Espagnols le droit de porter une épée. En 1620, Philippe III décerne la noblesse et l'exemption du service à quiconque voudra bien cultiver la terre. En 1623, Philippe IV, ou bien plutôt le duc d'Olivarès, invite les étrangers à s'établir et à travailler en Espagne avec exemption d'impôts, de taxe, de tributs. L'effet que ces faveurs produisent sur les Espagnols est précisément opposé à ce que les auteurs de ces édits avaient en vue : tous les sujets se croyant nobles, regardent le travail comme un acte de dérogeance, et s'appliquent le vers de *La Fontaine* dans la fable des membres révoltés contre l'estomac :

Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme
Sans rien faire.

Fables, livre III. 2.

Enfin le dix-huitième siècle amène une autre époque. L'Espagne change sous un prince qu'avaient formé en France les leçons de Louis XIV; depuis Philippe V, l'administration de l'Espagne s'améliore.

En 1754, Ferdinand VI fait creuser à grands frais, dans toutes les provinces, des réservoirs immenses qui conservent les eaux, les portent

dans les terres par des canaux multipliés, et préviennent les suites de ces affreuses sécheresses qui désolent l'Espagne.

En 1756, on compte dans Paris un nombre assez considérable de jeunes Espagnols occupés, par ordre et aux frais de leur gouvernement, à s'instruire dans les sciences, la littérature et les arts.

Don *Martin de Loynaz* recherche, dans le même temps, les causes qui ont fait tomber l'agriculture; et il en trouve quatre, savoir :

1°. La taxe des grains, établie et maintenue depuis trois siècles;

2°. La défense absolue des exportations;

3°. La mauvaise régie des greniers d'abondance, ou magasins publics;

4°. Les terres vagues et broussailles, que personne n'osait entreprendre de défricher, parce qu'elles étaient communes.

Ainsi l'on entrevoit le but; mais on y marche à plus grands pas sous le règne de CHARLES III, de 1759 à 1789.

Ici je crois devoir traduire littéralement le discours préliminaire de M. *de Quinto*. Il nous fait partager l'émotion avec laquelle il parle de ce Roi, dont le gouvernement régénéra l'Espagne.

« Ce prince, dont le nom passera aux généra-

air avec le surnom de Père de la patrie; e l'Europe placerait à côté de ceux qui plus distingués dans l'art de gouverner iples, et qui, sous le rapport de l'admi-
» nistration intérieure, devrait entrer en paral-
» lèle avec les meilleurs princes, si l'Espagne
» était plus connue et les Espagnols plus soigneux
» de leur propre gloire; Charles III, en un mot,
» fit faire à l'Espagne des pas de géant, et au
» moment de sa mort il pouvait dire d'elle avec
» autant de raison que l'empereur Auguste : *Je*
» *l'ai trouvée de brique, je la laisse de marbre.*

» Quelque plaisir que nous eussions à consi-
» dérer en détail les moyens que sa sagesse em-
» ploya pour faire fleurir toutes les branches
» relatives au bien public, nous devons cependant
» nous restreindre à l'agriculture.

» Ce prince abolit la taxe des grains, et en
» rendit le commerce libre. Le laboureur put per-
» fectionner et étendre ses pratiques rurales, sûr
» de trouver dans la vente de ses produits le juste
» prix de ses sueurs.

» Le commerce de l'Amérique, affranchi des
» entraves dont les souverains de la maison
» d'Autriche l'avaient enchaîné, put donner un
» écoulement aux produits du sol espagnol, et
» faire enfin participer aussi les pauvres labou-
» reurs aux richesses du nouveau Monde.

» Les canaux de l'Aragon et de Tauste procu-
» rèrent la fertilité à des terres incultes et aban-
» données, en même temps que le premier offrit
» à leurs récoltes un transport plus commode et
» sans risques.

» Les chemins de communication s'amélioraient
» dans toutes les parties.

» La population de la Caroline, population
» industrieuse et agricole, succéda dans la Sierra-
» Morena aux cavernes et aux forêts qui ser-
» vaient de retraite aux voleurs de montagnes,
» et d'asile aux malfaiteurs.

» La nouvelle ville de Saint-Charles commença
» à animer le port abandonné des Alfaques, qui
» devait avoir tant d'influence sur la prospérité
» de l'Aragon, et d'une partie des provinces de
» Catalogne et de Valence.

» Les peuples qui perdaient leurs récoltes par
» l'effet d'un orage désolant ou de quelque autre
» calamité majeure et imprévue, trouvèrent
» dans la remise de leurs contributions des motifs
» de ne pas perdre courage, et de continuer à
» cultiver leurs terres.

» Les magasins de blés de réserve, bien admi-
» nistrés, offrirent aux laboureurs le moyen de
» pourvoir toujours à des semailles abondantes,

» et de se maintenir avec leurs familles dans les » mois les plus difficiles de l'année.

» Les arts furent protégés, l'industrie encou» ragée ; les matières premières eurent l'emploi » dont elles manquaient.

» Les étrangers admis et bien traités commu» niquèrent aux Espagnols leurs progrès, et aug» mentèrent la population.

» Nous ne finirions pas, ajoute M. *de Quinto*, » si nous voulions particulariser tous les moyens » que prit ce gouvernement paternel pour animer » l'agriculture et pour faire sortir la nation de » l'apathie funeste dans laquelle elle languissait. » Il suffira de dire que, pendant ce glorieux règne » (de trente années paisibles), la population » reçut un accroissement de deux millions d'â» mes, par l'effet évident de cette impulsion don» née à toutes les parties qui ont rapport au bien » public, et conséquemment à l'agriculture.

» Cependant nous ne pouvons passer sous si» lence la protection donnée aux sciences par ce » prince, sur-tout l'établissement des *Sociétés* » *économiques des amis du pays*. Les idées bien» faisantes purent se propager et se communiquer » sous son règne. Les problèmes les plus importans » de l'économie politique se discutèrent, et les » talens utiles furent récompensés et protégés.

» D'un bout à l'autre de l'Espagne, les esprits » se mirent en mouvement, et le désir de savoir » s'empara de la jeunesse. Des ouvrages d'un » grand mérite virent le jour, et la nation espa- » gnole fut enrichie à cette époque d'hommes » distingués et extraordinaires, qui purent sou- » tenir le parallèle avec les premiers écrivains » des autres nations, témoin les don *Juan*, les » *Ulloa*, les *Bayer*, les *Mayanses*, les *Iriartes*, » les *Campomanes*, les *Jovellanos*, les *Feyjoos*, » les *Melendezes*, etc. Tout se perfectionne, tout » s'avive dans un état, quand les sciences sont » soutenues et les talens animés par le gouverne- » ment, de même que tout déchoit et tout s'écroule » quand les hommes qui savent ne rencontrent » que des embarras et du découragement, au lieu » des récompenses et des honneurs dont ils sont » dignes.

» Les Sociétés économiques répondirent à l'es- » pérance du souverain; et en dépit des obstacles » et des contradictions qu'elles éprouvèrent de » la part de l'envie et de l'ignorance, de la pa- » resse et des préjugés vulgaires, elles répandi- » rent en peu de temps plus de lumières dans » l'état, et firent faire plus de progrès à l'agri- » culture et aux autres connaissances d'où dépend » le bonheur public, que l'on n'en avait fait depuis

» plus de deux siècles. Les amis du pays, réunis » dans ces sociétés si respectables, se communi- » quèrent leurs idées patriotiques, et formèrent » leurs nobles plans, qu'elles exécutèrent autant » que cela fut possible, suivant les circonstances » où elles se trouvaient.

» Ces Sociétés réunirent leurs opinions sur le » code rural. Le gouvernement les communiqua » à la Société de Madrid. Leur résultat devint » public dans le savant rapport de don *Gaspard* » *Jovellanos* (*Informe sobre la lei agraria*, » in-4°, Madrid, 1795), rapport qui réclame » l'attention des économistes nationaux et étran- » gers, par la vérité des principes sur lesquels il » se fonde, par l'exactitude de ses observations, » par l'impartialité et la force avec laquelle on » y découvre au gouvernement les abus de la » législation et la nécessité de la réformer en » grande partie dans toutes les matières relatives » à l'agriculture. (Les Français ont déjà rendu l'hommage le plus légitime au travail et au zèle du malheureux *Jovellanos*. On peut voir ce qu'en dit notre savant confrère, M. *Grégoire*, dans l'Essai historique sur l'agriculture en Europe, qui se trouve à la tête de l'édition in-4°. du *Théâtre d'agriculture*, tome Ier., page C. Il parle aussi avec éloge de *Vincent Perez*,

Quintero, *Campomanes*, etc.; mais il insiste avec raison en faveur de *Jovellanos*, et de son beau rapport : monument érigé par la véritable science et l'amour pur du bien public.)

» Après avoir développé dans ce rapport, avec » autant de jugement que de savoir, le système » qui doit être suivi par le gouvernement, réduit » à ce principe unique, qui est la véritable clef de » la science économique, et qui consiste à pro- » téger l'intérêt individuel et à écarter les óbs- » tacles qui s'opposent à son essor, *Jovellanos* » passe à l'objet important de l'instruction. Il » demande qu'on prenne soin d'éclairer les agri- » culteurs ; que, dans les premières écoles, ils » apprennent à lire et à écrire ; qu'il y ait en- » suite des écoles spéciales d'agriculture, où ils » s'instruisent des principes de l'économie rurale, » et que l'on compose exprès pour eux des livres » à leur portée, qui les informent en détail des » bonnes pratiques agricoles.

» Quelle que soit, dit M. *de Quinto*, l'igno- » rance actuelle de nos laboureurs, ce que j'ai » observé et vu en vivant avec eux, m'a démontré » qu'en général ceux qui, dans leur enfance, » ont appris à lire et à écrire, sont plus dociles » et plus réfléchis, et se distinguent par leur » sens et par leur prudence de ceux qui n'ont

» pas reçu cette première éducation. Je les ai vus » fréquemment occupés, les dimanches, de la lec» ture du *Dévot Pélerin*, des *Douze Pairs de* » *France*, ou de quelques autres mauvais romans; » mais s'ils ne lisent que de pareils livres, ce » n'est pas leur faute. Ce goût qu'ils ont pour la » lecture, bien dirigé par le gouvernement et par » de sages écrivains, pourrait leur devenir de la » plus grande utilité. »

Ici M. *de Quinto* conseille d'étendre par-tout le bienfait de l'enseignement mutuel, dont il fait, à la vérité, honneur à l'Angleterre, tandis qu'il est certain que c'est dans l'Inde que cette méthode est née, et qu'elle a été d'abord pratiquée et recommandée en France; ensuite M. *de Quinto*, en rappelant le vœu de la Société patriotique de Madrid pour des chaires d'agriculture, dit qu'il en connaît en Europe deux qui sont dignes de servir de modèles et de règles; celle d'Alfort, près de Paris, si bien occupée par M. *Yvart;* et celle de Hoffwil, en Suisse, créée par M. *Fellemberg*. Il donne sur cette dernière de grands détails, tirés de l'*information du Landamman des cantons suisses, sur l'établissement rural de M.* Fellemberg, *à Hoffwil, canton de Berne*, in-8°, à Genève, 1808.

Les livres sur l'agriculture sont aussi un moyen

facile de répandre les connaissances et d'instruire les laboureurs. Tout le monde n'est pas à portée d'assister aux leçons d'un cours public ; mais quiconque sait lire peut acheter un livre, l'étudier et se former sans sortir de chez soi. Cependant tous les livres ne sont pas également propres à ce genre d'instruction. Les savans même sont peu aptes à composer des livres qu'on puisse avec raison nommer élémentaires. *Palladius Rutilius* remarquait déjà de son temps, qu'il faudrait avant tout, dans ce genre d'ouvrage, avoir égard à la personne pour laquelle on écrit ; et il se plaint que ceux qui avaient parlé à des hommes rustiques dans le langage des rhéteurs, n'avaient pas su se rendre toujours intelligibles, même pour des gens plus instruits (1).

Ces réflexions n'avaient point échappé à la Société économique de Madrid, lorsque, dans son fameux rapport sur les lois rurales, elle désirait que l'on fît deux ouvrages sur l'agriculture : l'un

---

(1) *Pars est prima prudentiæ ipsam cui præcepturus sis æstimare personam. Neque enim formator agricolæ. debet artibus et eloquentiâ rhetores æmulari, quod à plerisque factum est, qui dùm diserte loquuntur rusticis, assecuti sunt ut eorum doctrina nec à disertissimis possit intelligi.* Pall. D. Rut. lib. 1. de Re rustica, nº. 1.

où l'on parlerait la langue des savans physiciens, chimistes, botanistes, etc., pour former les maîtres, et réunir, dans leur application à l'agriculture, les notions que nous procurent les sciences naturelles; et l'autre, destiné aux simples laboureurs, sous le titre modeste de l'alphabet rural (*Cartilla rustica*), qui comprendrait le détail des principaux ouvrages des gens de la campagne, dans un style simple, et en usant de termes qui n'excèdent pas leur compréhension.

M. *de Quinto* dit que l'Espagne manquait encore de l'un et l'autre de ces livres, en 1814, époque à laquelle il a conçu le plan de son cours. Il a considéré que *Herrera*, le prieur de *Valcarcel*, la traduction espagnole du Cours de *Rozier*, ne pourraient tenir lieu de ces ouvrages si désirés; *Herrera* et *Valcarcel* n'ont pas pu profiter des lumières acquises dans ces derniers temps. Le Cours de *Rozier* est en forme de dictionnaire, forme la moins appropriée à un cours méthodique. Enfin l'auteur a entrepris de faire un livre élémentaire; il a voyagé pendant trois ans dans cette vue, a visité beaucoup de fermes, a lu et médité les meilleurs ouvrages, anciens et modernes, dont il donne un catalogue, et à la tête desquels il place le Cours complet d'Agriculture de MM. *Thouin*, *Par-*

mentier, Tessier, Hazard, Sylvestre, Bosc, Chassiron, Chaptal, Lacroix, de Perthuis, Yvart, Decandole et Dutour, en 13 vol. in-8°., édition de Paris, 1809. (Il ne paraît pas avoir connaissance de votre édition du Théâtre d'Agriculture ou Mesnage des Champs, d'*Olivier de Serres*, ni de la Collection de vos Mémoires.)

Son Cours d'Agriculture est divisé en six parties. *La première* comprend les constructions rurales, les instrumens du labourage et les animaux destinés à aider l'homme dans la culture des terres.

Nous avons distingué, dans cette première partie, au chapitre des instrumens, l'article de l'*aplanisseur* (*arrobadera*), outil qui sert utilement pour transporter la terre d'une partie du champ à l'autre, et en niveler la surface. L'auteur décrit l'aplanisseur, et la figure en est gravée dans la troisième planche jointe au premier volume. (On peut voir dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale*, N°. CLXXII, octobre 1818, la note sur une machine propre au mouvement des terres, nommée *la ravale*, et décrite par les Anglais en 1786, sous le nom de *pelle à cheval*. Elle est représentée dans le même cahier, *Pl.* 164. C'est le même instrument que M. *de Quinto* appelle l'*arrobadera*.)

La *seconde partie*, de la culture en général, contient les notions sur les plantes considérées comme l'objet de la culture; sur les agens nécessaires à la végétation, l'air, l'eau, la chaleur, la terre, la lumière; sur les différentes espèces de terres; sur les labours, sur les terrains aquatiques, sur les arrosemens, sur l'amendement des terres, sur les fumiers, sur les règles à observer dans la succession et l'alternat des récoltes, enfin sur les clôtures et les haies.

Le chapitre VI, des irrigations (*de los riegos*), est un des plus intéressans et des plus curieux pour nous. Nous n'avons pas, en général, une assez juste idée de ce qui existe en ce genre, non pas seulement en Espagne, mais dans plusieurs parties de la France même. M. *de Quinto* parle avec un juste enthousiasme de ce qui s'est fait en Espagne dans ce genre important d'améliorations rurales.

« Tandis que tous les autres peuples gémis-
» saient sous le joug des barbares par qui fut
» détruit l'empire romain, les Maures, maîtres
» de l'Espagne, y construisaient des açoudes
» (*azudes*), ou des prises d'eau dans les rivières;
» ils conduisaient les eaux par des tuyaux de fer;
» ils employaient des Norias, ou des roues à godet
» montées pour élever de l'eau dans le but de

» se procurer des récoltes continuelles, soit dans » les plaines de Grenade, soit dans les jardins » de Valence et par-tout où ils pouvaient établir » un bon système de culture. Nos ancêtres, » dit-il ensuite, n'abandonnèrent pas les établis- » semens utiles qui leur furent laissés par leurs » ennemis; ils y ajoutèrent au contraire, et les » étendirent pour donner à l'Espagne un sys- » tème d'arrosement digne d'être connu des » autres nations de l'Europe. Notre sage gou- » vernement a toujours accordé sa protection » éclairée aux entreprises de ce genre. J'en » atteste le canal d'Aragon, commencé par » CHARLES-QUINT, continué par CARLES III, et » les sommes énormes consacrées par l'Infant » don ANTOINE pour procurer à Calanda, ville » de sa commanderie, la dérivation d'un canal » de ce genre.

» Les Espagnols ont fait, à cet égard, de » tels efforts, qu'ils vont en quelque sorte au- » delà de tous les calculs; le voyageur qui vou- » dra suivre le cours de tous les fleuves dans » l'intérieur de l'Espagne, rendra aux habi- « tans la justice dont ils sont dignes. Dans l'es- » pace de quarante lieues qui se trouvent de » Sarragosse jusqu'à l'embouchure de l'Ebre, à » peine fait-on deux lieues en descendant ce

» fleuve, sans trouver une prise d'eau, un bar-
» rage, une retenue, pour distribuer l'eau en
» des canaux d'arrosemens, au grand avantage
» des terrains des particuliers, qui sont situés de
» manière à s'en approvisionner. Les autres
» fleuves sont à peu de chose près dans le même
» cas. La seule ville de Caspe en Aragon,
» possède trois prises d'eau dans la rivière de
» Guadalope, avec lesquelles elle maintient assez
» d'eau dans quatre canaux pour arroser huit
» mille cinquante-six journaux de terre; il n'y
» avait qu'une de ces prises d'eau du temps des
» Maures. Nous ne finirions pas, si nous voulions
» énumérer tous les ouvrages de ce genre qui
» existent en Espagne pour l'arrosement des
» terres; ouvrages dignes d'admiration, que les
» écrivains étrangers ont dédaigné de rapporter,
» tandis qu'ils se complaisent à parler fort au long
» des canaux d'Italie. »

M. *de Quinto* dit encore, à la fin du chapitre, que les arrosemens ne produiraient pas les bons effets qu'on doit en attendre, si le terrain sur lequel les eaux coulent n'était pas nivelé avec le plus grand soin. La nécessité de régler la pente des surfaces est bien connue des laboureurs espagnol, fort supérieurs en cela, dit l'auteur, aux cultivateurs français qui n'ont aucune connais-

sance de l'*arrobadera*, ou de l'aplanisseur, instrument dont les Espagnols se servent avec le plus grand succès pour transporter la terre des parties élevées dans les terrains plus bas. Nous en avons déjà parlé.

Dans le chapitre relatif aux assolemens, nous avons remarqué que M. *de Quinto* propose expressément d'y introduire les parmentières ou pommes de terre ; car sa première alternative ou son premier cours de récoltes est ainsi composé :

Première année, patates (parmentières ou pommes de terre).

Deuxième, blé et trèfle.

Troisième, trèfle enterré en automne.

Quatrième, blé ou orge.

Ainsi donc, dans ces quatre années, avec un seul amendement et trois labours, on fait quatre récoltes abondantes et précieuses.

La troisième partie du Cours d'Agriculture de M. *de Quinto* explique le détail des cultures particulières. Le chapitre premier est sur les plantes céréales, blé, seigle, orge, avoine, maïz, sarrazin, millet, riz; le chapitre deux traite des plantes que l'on cultive pour leurs racines; le troisième, des plantes légumineuses ; le quatrième, des plantes textiles; le cinquième, des plantes tinctoriales; le sixième, des prés naturels et artificiels, et des pâturages.

A l'article du seigle, M. *de Quinto* recommande de le cultiver pour fourrage à consommer en vert.

« Nous avons admiré, dit-il, les effets de cette » pratique dans plusieurs parties de la France, » et nous pourrions citer des exemples bien » dignes d'exciter à les imiter, si les bornes » étroites d'un livre élémentaire nous en permet- » taient le détail. Après une récolte de blé et » une de lupin, nous avons vu semer du seigle au » mois de septembre; on le fait pâturer dans » l'hiver; on le coupe pour fourrage jusqu'au » mois de mars; en avril, on l'enterre avec la » charrue, et en même temps on plante des pom- » mes de terre, qui, étant recueillies ensuite dans » le mois d'octobre, sont suivies elles-mêmes » d'une copieuse récolte de froment. Ainsi, dans » trois ans seulement, nous avons vu produire » sur un même terrain deux fois du blé, du pâ- » turage ou fourrage et des racines. Espérons que » nos laboureurs, instruits par ces exemples, » introduiront chez nous les meilleures pratiques » des autres nations, etc. »

En parlant du topinambour (*de la pataca*), M. *de Quinto* dit qu'il existe un grand dissentiment entre MM. *Claude* et *Etienne Boutelou*, auteurs d'un Traité espagnol sur le jardinage,

et M. *Yvart.* MM. *Boutelou* assurent que cette racine veut des terrains humides. L'auteur, en conséquence, n'ose pas conseiller cette culture dans un pays aussi sec que l'Espagne.

J'ai été étonné de ce que M. *de Quinto* dit aussi de la même plante, qu'il a vu des pays en France où les gens de la campagne, qui appellent le topinambour l'artichaut du Canada, le mangent cru avec du sel, après l'avoir pelé. J'avoue que je l'ai vu cultiver dans mon enfance, à la campagne où j'étais élevé; mais je n'avais jamais ouï dire que les hommes mangeassent ces racines sans les avoir fait cuire.

Sur le (*garbanzo*), pois chiche, si commun en Espagne, M. *de Quinto* dit qu'il passe pour indigeste, ce qui n'empêche pas qu'on ne le mange avec plaisir en vert ou en sec. C'est pour cette raison que *Herrera* conseillait de ne pas semer ces sortes de pois le long des chemins, ni des passages, parce que quand ils mûrissent, personne ne passe à côté des champs de garbanzos, sans en enlever une poignée.

A l'article des fèves, il dit que les moutons de France mangent les tiges de cette plante, ce qu'il admire, et ne peut guère concevoir, parce qu'en Espagne il a vu souvent les bêtes à laine traverser les champs de fèves et les regarder

avec le même respect que les disciples de *Pythagore*.

L'auteur appelle la luzerne *la Alfafa;* ce nom vient des Maures. Cependant, il paraît qu'elle était à peine connue en Espagne dans le temps où écrivait *Herrera*.

Beaucoup d'autres mots de l'agriculture espagnole sont arabes, comme l'*al-farda*, le droit qu'on paye pour l'arrosement des terres ; l'*almanta*, l'espace compris entre deux rangées consécutives de ceps ou d'oliviers ; l'*almatriche*, canal ou rigole pour l'arrosement ; l'*almaçara*, moulin à huile; l'*almelga*, sillon tracé pour diriger celui qui laboure, ou celui qui sème ; et une foule d'autres.

Jusqu'à présent, j'ai rendu compte du premier volume de ce Cours d'Agriculture.

Le second volume contient la quatrième, la cinquième et la sixième parties.

La quatrième est sur les arbres, et traite en cinq chapitres : 1°. des arbres en général ; 2°. du semis et de la plantation ; 3°. des arbres forestiers ; 4°. des arbres fruitiers, de la greffe, de de la taille, et particulièrement de l'abricotier, du pêcher, de l'amandier, du prunier, de l'avelinier, du cerisier, du noyer, du jujubier, du pommier, du poirier, du cognassier, du néflier,

du sorbier, du grenadier, du figuier; des orangers, citronniers et limoniers; du palmier; du châtaignier; de la culture des arbres fruitiers; des fruits et des règles à observer pour leur récolte et leur conservation; 5°. des arbres d'ornement.

Pline a dit que les arbres sont le plus grand bienfait de la nature envers les hommes : *summum homini bonum datum, arbores.* Le bois est, à la Chine, un cinquième élément. Les pays chauds, comme l'Espagne, doivent sentir ces vérités. M. *de Quinto* cherche à en pénétrer ses lecteurs.

L'auteur insiste sur la culture du noyer et du châtaignier, trop négligés en Espagne; sur l'excellence du jujubier pour former des haies vives; sur les avantages que le grenadier offrirait en Espagne pour le même emploi, auquel il est souvent heureusement approprié en Italie; sur le commerce que l'Espagne devrait faire de ses figues, abondantes et excellentes.

La cinquième partie est plus détaillée; elle embrasse trois grands objets dans lesquels l'auteur s'est complu; savoir : le mûrier et les vers à soie; l'olivier et l'huile d'olive; la vigne et le vin.

Il n'y a que peu d'années que les mûriers

nains ont été portés de France en Espagne. L'auteur en reconnaît les avantages.

Il considère le mûrier sous plusieurs aspects : comme fournissant l'aliment des vers à soie ; comme arbre de basse-cour ; comme propre à former des haies vives ; comme arbre d'ornement, et enfin comme l'arbre le plus propre à planter sur les montagnes et à vêtir tant de terrains nus qui se trouvent en Espagne. Le mûrier est peu délicat sur la nature du sol ; il résiste à la sécheresse, renaît en quelque sorte sous la main qui le taille, fournit un bon aliment à tous les animaux domestiques. Pourquoi donc ne pas le multiplier et en former des bosquets dans les terrains vagues et incultes ?

M. *de Quinto* finit agréablement un long article sur l'olivier, en priant le lecteur d'en excuser la diffusion, et en s'appliquant ce que dit dans le même cas notre père *Vanière :*

> Peut-être ici long-temps l'amour de la patrie
> M'occupe trop du soin d'une plante chérie :
> Les arbres, quels qu'ils soient, ne seront pas surpris,
> Qu'à celui de Minerve on ait donné le prix (1).

Ce sont nos écrivains français, et principale-

---

(1) *Arbore jam nimiùm reliquarum oblitus, in unâ Demoror, et patriæ studio percussus olivæ.*

VANIER. Præd. rust. lib. v.

ment MM. *Olivier* et *Chaptal,* qui ont founi le canevas des chapitres intéressans sur l'olivier et sur la vigne. Cependant, M. *de Quinto* y joint des observations qui lui appartiennent en propre, et des remarques empruntées avec discernement des auteurs anciens, qui sont toujours nos maîtres.

La sixième partie traite des animaux dont le soin appartient à l'industrie rurale, soin que les anciens ont appelé le fondement de la richesse des campagnes. L'étymologie le prouve, *Nam omnis pecuniæ pecus fundamentum* (1). Ainsi, sans le bétail, il n'y a point d'agriculture; mais c'est à cet égard que l'on ne fait pas assez d'attention aux calculs de l'arithmétique politique. M. *de Quinto* rappelle que la population de la Hollande est extraordinaire et disproportionnée à l'étendue de son territoire; qu'il n'y a pas moins de seize cents âmes par lieue carrée; qu'en 1806, ce petit royaume avait, suivant un recensement officiel,

1,243,000 chevaux (2),
660,000 bêtes à cornes,

(1) M. T. Varro. *de Re rusticâ.* lib. 2. n. 2.

(2) On ne comptait, en France, que 1,835,000 chevaux, dans le même temps; et la France comprenait alors un plus grand nombre de départemens qu'aujourd'hui.

blier, comme une suite de son Cours, un autre Cours moral, comprenant des nouvelles à la portée des laboureurs, afin de les instruire tout en les récréant, et de former pour eux une *Bibliothèque de la Maison rustique*. Cette vue est d'autant plus juste et plus intéressante, qu'elle a été plus négligée par d'autres écrivains. Dans nos siècles calculateurs, on ne songe qu'à la richesse, et la cupidité n'envisage l'agriculture que du côté matériel; mais n'y a-t-il de jouissances que celles qu'on rend par des chiffres? nos économistes eux-mêmes appelaient leur science *la doctrine du produit net*. Le plus illustre des Romains, *Cicéron*, y voyait quelque chose au-delà. En exaltant l'agriculture, il assurait d'abord que *rien n'est plus utile;* mais il avait soin d'ajouter que rien n'est *meilleur, ni plus doux, ni plus digne d'un homme libre*. En effet, s'il y a une ombre de bonheur sur la terre, ce n'est que dans la vie rustique, parce que ce genre de vie est le plus naturel, le plus moral de tous. La charrue a fixé les peuples, en leur faisant sentir l'amour de la propriété, les charmes de la paix et le besoin des lois. Elle a fait beaucoup mieux que de les enrichir, car elle les a policés. Ainsi donc, un de nos poëtes a eu raison de dire :

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

Telle sera sans doute l'honorable devise de M. *de Quinto*.

Nous ne pouvons qu'encourager cet estimable auteur à compléter ainsi son Cours d'Agriculture, et le remercier de nous avoir mis à portée d'en faire connaître aujourd'hui à la Société royale les deux premiers volumes, dont la louable intention et l'exécution précise méritent les plus grands éloges.

P. S. L'ouvrage a été imprimé loin des yeux de l'auteur; il s'y est glissé bien des fautes; la plupart des noms propres y sont estropiés. M. *Tessier* y est transformé en M. *Tessin*, etc., etc. L'auteur promet un *errata* : il y a peu de livres qui n'en aient besoin; celui-là ne peut s'en passer.






114
MEMORIAS
DE AGRICUL
YARTES
23